

Pour non-liseurs

Volume 24, numéro 1 (139), janvier–février 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29999ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1982). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 24(1), 119–123.

Pour non-liseurs

RÉJEAN BEAUDOIN, RENÉ LAPIERRE,
FRANÇOIS RICARD, YVON RIVARD

C'est un beau livre que vient de publier Jacques Benoit sous le titre de *Gisèle et le serpent* (Libre Expression). Le héros s'appelle Tournoukriel. C'est un serpent et encore un démon. La bête est antédiluvienne et mythique, mais le récit a pour effet de la rajeunir et de la moderniser, jusqu'à en faire une sorte de nouveau Maldoror. S'il fallait un sous-titre au livre, je suggérerais de l'appeler *Le Chant du Grand Informateur*. Entre le Grand Albert et Castaneda... mais ces références ne doivent pas faire oublier que c'est le plus montréalais des livres qu'a écrits Jacques Benoit. J'ai apprécié un certain comique de mot, d'un effet constant quoique très contenu, par exemple l'occurrence des mots siffler, persifler et appétissante... Je tiens surtout pour une qualité essentielle du texte cette transparence de la langue qui ne peut être que celle du diable, comme le note avec perspicacité la troublante Gisèle, lorsqu'elle décrit ainsi la stylistique particulière de son démon: «... avec cet accent de nulle part qui n'était qu'à lui, accent ni montréalais, ni même québécois en général, ni français.» Enfin ce que j'ai aimé par-dessus tout, c'est la façon qu'ont ces héros de déambuler dans les rues de Montréal (la ville est un personnage majeur du livre et de l'œuvre de Jacques Benoit), de s'asseoir à une terrasse ou de prendre un taxi. Je pense que c'est à des riens comme ceux-là que se mesure l'art du roman.

R.B.

*

Vous n'avez jamais assisté à une rencontre d'écrivains?
Vous habitez un quartier où les écrivains sont peu nombreux ou

très discrets? Bref, si vous n'avez pas encore eu la chance d'approcher ces êtres merveilleux qui refont le monde à leur image, patiemment, mot à mot, ne lisez surtout pas le dernier roman de Günter Grass, *Une rencontre en Westphalie* (Seuil). Car «ces hommes du pur événement verbal», comme les désigne si justement Grass, entretiennent avec la réalité des rapports pour le moins étranges qui risquent de choquer. Ainsi l'un des personnages de ce roman, regardant les nombreux cadavres que charrie une rivière, s'inquiète de ne pas trouver «de paroles pour dire tant de morts». Et cette inquiétude lui livre peu à peu le terrible secret de la guerre: «Jamais on ne ferait la paix. Parce qu'on ne purifiait pas la langue. Parce que les mots défigurés s'enflaient en cadavres flottants». Grass, bien sûr, s'amuse à dénoncer l'inflation psychologique dont les écrivains sont trop souvent victimes, mais il souligne du même coup l'étonnante vitalité de la littérature qui survit à la bêtise de ceux qui la font. Car les mots, pas plus que les choses, n'appartiennent à qui que ce soit.

Y.R.

*

Robert Marteau, *Mont-Royal*, Paris, Gallimard, 1981, 179 pages

Nombres, chiffres, couleurs; monde posé. (Nous devant, essayant de le lire; densité du sens, plénitude crue du sensible, de la matière.) Nous apprenons à voir, mais également à *ne pas voir*, à attendre; *au fond*. Quoi donc? «Ce que vous n'osez dire, ni vivre: le vide, et votre négation.» *Mont-Royal* est un livre splendide, élaboré tout entier dans l'intuition prenante d'un langage ouvert sur (dans) l'origine (*oris-génos*, rappelle Robert Marteau) du Verbe, du mythe. Frémissement léger du sens, murmure de l'attente («intense viridité de l'amour inaccompli») et patience de l'Œuvre. «Ô symboles, voyez!» Rien ne nous est ici retiré, soustrait; merveilleux regard de ce texte qui ne confisque rien mais qui rend à toute chose sa substance, sa fibre, sa voix et son absence de voix. Vie et mort de la matière, de l'image, de la mère, et recommencement: oiseaux, terre, phénix... Tout est là mais rien n'est *livré*, tout est libre y compris vous-même, le fils, le lecteur, l'orphelin: «Si personne ne vous suit vous avez quelque chance de trouver. Je me rends parfaite-

ment compte que m'exclut la voie même où je m'avance.»
Comprendre cela.

R.L.

*

La différence entre les héros du dernier roman de Jacques Benoit et ceux du dernier livre d'André Major, c'est que les uns attendent et les autres pas. Les deux textes sont par ailleurs très différents, bien que venus de deux écrivains dont la proximité est pourtant évidente. On le voit, par exemple, par la référence commune à Tchekhov. Les nouvelles de *La Folle d'Elvis* (Québec / Amérique) sont des proses brèves, rapides et qui ne laissent aucune trace. Ce sont des fragments de vie en miettes, distribués dans des destins dont les acteurs ne se prennent pas pour des héros et que métaphorise fort exactement le tableau d'Edmund Alleyn qui apparaît sur la couverture. Les personnages de ces nouvelles se ressemblent tous comme se ressemblent aussi les couleurs ternes qui composent l'environnement de chacun d'eux. Les circonstances varient seules. L'un a quitté l'épouse qu'il va peut-être retrouver grâce à cette séparation même, l'autre entreprend ce qui pourrait être une vie nouvelle après une promotion professionnelle, un troisième flaire les traces défraîchies d'une adolescence attardée à conserver les fétiches de la sensualité... Le recueil énumère ainsi les signes multiples d'une existence désabusée, mais curieusement vide de tout dépit. Une résignation sans pathétique, mais touchante par l'application qu'elle met à reconnaître et à porter la petitesse de sa douleur.

R.B.

*

Herman Hesse, *La conversion de Casanova* (Calmann-Lévy), nouvelles écrites de 1903 à 1908. Œuvres de jeunesse, dans lesquelles se trouvent déjà les interrogations et les personnages propres à Hesse. Comme quoi la maturité consiste à répéter jusqu'à la pureté de l'inédit. Quelle différence entre les premiers personnages du romancier qui s'enferment en eux-mêmes pour mieux découvrir le monde et ceux qui accèdent finalement à la connaissance en renonçant à celle-ci? La répétition: les premiers souffrent de leurs échecs, les seconds y posent leur pas.

Y.R.

*

Robert Walser, *L'Institut Benjamenta*, roman traduit de l'allemand et préfacé par Marthe Robert, Paris, Gallimard, 1981, collection «L'Imaginaire», 235 pages

En traduction autant qu'en critique, Marthe Robert a du flair. Voici un livre d'une singularité, et donc d'une importance peu communes. Un de ces livres qui semblent «miraculeux», que rien avant eux ne paraît pouvoir expliquer, et qui changent tout après eux. Ecrit par un Suisse allemand qui passa ensuite les trente dernières années de sa vie en asile psychiatrique, ce roman publié en 1909 a peu de retentissement sur le moment, et pourtant, parmi ses rares lecteurs: Franz Kafka, qui y découvrira bientôt sa propre écriture. C'est par Kafka, du reste, que l'influence de Walser retentira sur toute la littérature contemporaine. Cette sorte d'in vraisemblance psychologique, cette froideur mêlée de détresse, ce pathétique mêlé de dérision, cette écriture que je dirais «auto-destructrice», cette ironie enfin, c'est là *notre* littérature, et sans doute aussi l'univers où tant bien que mal nous tâchons de vivre.

F.R.

*

Guido Rousseau sait ce que c'est que la méthodologie de la recherche. Le sujet de son ouvrage est de première importance: *L'Image des Etats-Unis dans la littérature québécoise 1775-1930* (Naaman). Au plan de la compilation et de la description du corpus, on ne trouvera rien à redire au travail du Professeur Rousseau et c'est assurément un profit net à l'actif de nos maigres études littéraires. La synthèse ici entreprise souffre par contre visiblement d'embonpoint. Le matériau excédentaire envahit tout, il dévore le texte, il déborde les notes, il multiplie et allonge les citations. Non que cela soit inintéressant, bien au contraire... L'ennui vient seulement de ce que beaucoup de polygraphes parfaitement honorables sont hissés au même rang que les auteurs de premier plan. Qu'importe! Le problème est ailleurs. Par exemple dans cette notion de «mirage» qui sert de principe directeur au fil de l'enquête. Le mirage américain, comme idée, n'a ni la liberté d'une intuition ni la rigueur d'un concept. Il s'agit en réalité d'un thème répandu chez les auteurs

étudiés et trop rapidement transformé par le chercheur en catégorie centrale de l'analyse. J'eusse aimé qu'on dépoussiérât un peu le fichier...

R.B.

*

Deux humoristes, pour tuer le temps ou pour se réconcilier avec la littérature: Stephen Leacock, *Ne perdez pas le fil* (10/18) et James Thurber, *La vie secrète de Walter Mitty* (10/18). La vie quotidienne découpée en petits textes qui en accusent la drôlerie ou l'insolite. Mais n'allez pas croire qu'une telle lecture est un remède à la mélancolie, car les véritables humoristes sont des gens plutôt tristes. Et le temps, que vous vouliez tuer, vous rattrape d'autant plus facilement que tous ces textes procèdent, à mon avis, de la résignation à un destin dont on choisit de rire faute de mieux. Des armes qu'on retourne contre soi, l'humour est peut-être la seule à laquelle on survive.

Y.R.

*

Michel Serres, *Le Parasite*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1980, 348 pages

Postulat: l'homme est un pou pour l'homme. Corpus: la fable animalière, la réalité économique et la théorie de l'information. Hypothèse et conclusion: la fonction du parasite est l'alpha et l'oméga du sens de l'histoire, ni plus ni moins que le Messie, mais façon modeste, catimini et mode mineur... à la limite du message et du bruit. C'est séduisant en diable, mais c'est logiciel à planche... Cela n'empêche pas l'auteur de commenter (et dans le très serré) La Fontaine et Rousseau, Descartes et Leibnitz, la Bible et le Capital. La force des philosophes, c'est bien sûr de tout confondre avec méthode... le monde et le livre... c'est là depuis toujours que résident la voie et la vertu. Je ne vois qu'une lacune: l'auteur ne dit mot des Chinois! Le philosophe parasite ici deux savoirs. La littérature et la science. La lettre et le chiffre. La fable et l'équation théorique. L'écrivain fait son profit de tout. De l'antiphrase et de l'antonomase. C'est un joyeux festin. Michel Serres écoute le bruit de fond des langages avec une acuité remarquable.

R.B.